

Man and Nature L'homme et la nature

MAN AND NATURE
L'HOMME ET LA NATURE

Voltaire et les Juifs

Leonard Rosmarin

Volume 11, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012679ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012679ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude
du dix-huitième siècle

ISSN

0824-3298 (print)

1927-8810 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rosmarin, L. (1992). Voltaire et les Juifs. *Man and Nature / L'homme et la nature*,
11, 151–158. <https://doi.org/10.7202/1012679ar>

12. Voltaire et les Juifs

Tout au long de son oeuvre, Voltaire porta à l'histoire d'Israël un intérêt passionné sinon passionnel. En fait, le patriarche de Ferney se pencha sur le destin du peuple juif plus que sur tout autre. Cependant, loin d'en être flattés, les Israélites éprouvèrent du vivant de l'écrivain, et persistent à ressentir aujourd'hui encore, un malaise certain. D'une part, ils admirent la magnifique audace d'une pensée qui annonce le triomphe de la lumière de l'esprit sur les ténèbres de l'ignorance. De l'autre, ils s'affligent de l'hostilité qu'affiche le philosophe envers la religion juive et ceux qui la patriquent. Hostilité tellement virulente parfois que bon nombre de commentateurs n'hésitent pas à lancer contre lui l'accusation anachronique d'antisémitisme. Ont-ils raison? Pour formuler une réponse équilibrée à cette question, nous examinerons d'abord quelques relations que l'auteur entretenait avec des contemporains israélites. Ensuite nous analyserons son attitude plutôt ambiguë envers la foi de leurs ancêtres. Peut-être réussirons-nous ainsi à dépassionner un débat qui continue à sévir plus de deux cents ans après la mort de son instigateur.

Les sentiments de Voltaire envers les Juifs qu'il connaissaient ne s'avèrent ni plus hostiles ni moins cordiaux que ceux qu'il exprimait envers ses contemporains d'origine chrétienne. Tantôt il les détestait, tantôt il témoignait envers eux d'une réelle sympathie. Certes, il a pu se servir du préjugé antijuif à des fins politiques, en noircissant, par exemple, le portrait du malheureux Salomon Lévy dans sa lettre du 28 mai 1722 au Cardinal Dubois.¹ Il avait alors 28 ans, et songeait à une carrière diplomatique. Dire pis que pendre d'un simple espion lui paraissait sans doute un moyen habile de s'insinuer dans les bonnes grâces du prélat.

Mais à cette preuve de cynisme qui n'est pas du tout à son honneur s'oppose l'amitié chaleureuse qu'il avait nouée avec des membres de la colonie juive à Londres. L'incident des déboires financiers qu'il eut en 1726 avec deux israélites, Acosta and Médina, chez qui il avait placé son argent illustre son comportement. Écoutons l'écrivain: 'Lorsque M. Médina ... me fit à Londres une banqueroute de 20.000 francs, il me dit que ce n'était pas sa faute, qu'il avait toujours tâché de vivre en fils de Dieu, c'est-à-dire, en honnête homme, en bon Israélite. Il m'attendrit, je l'embrassai, nous louâmes Dieu ensemble et je perdis 80%.² En guise de

riposte à l'abbé Guenée qui prétendait découvrir dans cette expérience malencontreuse la source de la 'malveillance' de Voltaire à l'endroit des Juifs, ce dernier déclara dans *Un Chrétien contre six Juifs*: 'J'ai essuyé des banqueroutes plus considérables de bons chrétiens sans crier. Je ne suis fâché contre aucun Juif portugais, je les estime tous' (M, XXIX, 58). La bonne foi de l'auteur nous paraît d'autant plus convaincante que selon M. René Pomeau il entretenait des rapports amicaux durables avec la famille d'où provenait son banquier en faillite.³

Que cette amitié s'accompagnât d'admiration me paraît évident dans une anecdote qu'il relate dans ses *Carnets*: 'Mme d'Acosta dit, en ma présence, à un abbé qui voulait la faire chrétienne: Votre Dieu est-il né Juif? — Oui — A-t-il vécu Juif? — Oui — Eh bien, soyez donc Juif.'⁴ Comment un esprit aussi brillant que Voltaire pouvait-il ne pas applaudir à cette riposte foudroyante de la dame qui souligne le lien organique entre les deux religions, et, en conséquence, l'absurdité de la haine antisémite. Une autre remarque des *Carnets* écrite à la même époque abonde dans le même sens: 'England is the meeting of all religions, as the royal Exchange is the rendez-vous of all foreigners. When I see Christians cursing Jews, methinks I see children beating their fathers. Jewish religion is the mother of Christianity, and grandmother of the Mahometism.'⁵

Si Voltaire fait preuve d'une telle largeur de vues envers les Israélites de son temps, comment expliquer l'aversion, voire la répugnance qu'on décèle dans les textes où il parle des Hébreux de l'*Ancien Testament*, de leur histoire et de leur religion? A comparer les attaques qu'il dirige contre le Judaïsme et certaines formes de la foi chrétienne, on s'aperçoit que l'auteur en veut aux Juifs de la *Bible* d'avoir engendré le Christianisme avec toutes ses conséquences funestes: intolérance, fanatisme, persécutions brutales. Rien n'est plus révélateur à cet égard que l'exécration que le philosophe voue au Jansénisme de son enfance. Il juge irrecevable la conception d'un Dieu sans miséricorde telle que le dépeint son ami Louis Racine, véritable croque-mitaine qui semble avoir criblé l'homme d'imperfections pour avoir le plaisir sadique de le damner. Peu importe qu'on ait mené une vie quasi exemplaire jusqu'au bout. Il suffit d'un seul moment de faiblesse pour risquer la damnation éternelle. Peu importe qu'une crapule se soit signalée par d'inombrables péchés. Il suffit d'un repentir 'in extremis' pour recevoir la grâce divine. 'Ce Dieu-là,' insiste Voltaire dans *l'Épître à Uranie*, '[est] un Dieu que je devrais haïr / Un Dieu qui nous forma pour être misérables, / Que nous donna des coeurs coupables / Pour avoir droit de nous punir.'⁶ A ce Souverain injuste, l'écrivain oppose un Père infiniment compatissant. Il ne formule qu'une seule exigence: que Sa créature obéisse à la loi morale que tout homme porte dans son coeur, que son comportement envers

ses semblables en soit toujours illuminé. Un Père céleste aussi généreux pardonnera facilement à ses enfants de ne pas pratiquer la religion chrétienne. C'est ainsi que Voltaire l'invoque dans la même *Epître à Uranie*:

Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux
 Une voix plaintive et sincère;
 Mon incrédulité ne doit pas te déplaire,
 Mon coeur est ouvert à tes yeux;
 On te fait un tyran, en toi je cherche un père.
 Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.⁷

Or, loin de ressembler à ce Dieu 'déiste' débordant de charité et de compréhension, Celui des Hébreux de l'*Ancien Testament* préfigure le sinistre tyran de la secte janséniste. En un sens, on pourrait soutenir que Yahwé, pour Voltaire, s'avère encore plus cruel que le Dieu caché de Pascal, puisqu'il désigne le peuple juif comme ses élus, leur donnant ainsi carte blanche pour exterminer tous les autres jugés comme intrinsèquement inférieurs. Dans *Le Sermon des cinquante*, Voltaire se délecte à nous rappeler que lorsque les Juifs entrèrent dans la Terre Promise, Dieu leur ordonna de s'emparer de leur beau pays, d'en égorger tous les habitants, de tuer tous les enfants mâles, de faire mourir les femmes mariées, et de se réserver toutes les petites filles. Dans le même essai, le moraliste s'indigne des actes de barbarie commis par le roi David inspiré par le même Yahwé implacable: 'Ce bon roi David,' déclare-t-il, 'fait d'abord métier de brigand: il rançonne, il pille tout ce qu'il trouve ... il égorge ... hommes, femmes, enfants, de peur qu'il ne reste qu'un pour en porter la nouvelle' (M, XXIV, 442).

Voilà donc la source de toutes les ambiguïtés que le lecteur discerne dans les écrits du patriarche de Ferney évoquant les Juifs. D'une part, déchaînement d'hostilité contre la cruauté du Peuple élu vénérant un Dieu fait à leur image; de l'autre, tentative parfois condescendante, mais tentative tout de même (comme nous allons le souligner) de les juger comme des êtres humains à part entière. En effet, dès lors qu'on s'efforce de lire avec impartialité les nombreux passages de son oeuvre où il parle des descendants contemporains des Hébreux, on constate que malgré des préjugés tenaces il prend soin d'établir une distinction nette entre la sauvagerie des Juifs de la *Bible* et la conduite de ces premiers. Il la souligne très souvent, en particulier en 1776, dans sa réplique célèbre à l'Abbé Guenée intitulée *Un Chrétien contre six Juifs*, où il se défend de l'accusation de détester les Israélites: 'Nos pères,' dit-il, en s'adressant aux Juifs français, 'furent des sangliers, des ours, jusqu'au XVI^e siècle ...

enfin ils sont devenus hommes, et hommes aimables. Vous, messieurs, vous fûtes autrefois les plus détestables et les plus sots loups-cerviers qui aient souillé la face de la terre. Vous vivez tranquilles aujourd'hui dans Rome, dans Livourne, dans Londres, dans Amsterdam. Oublions nos bêtises et nos abominations passées' (M, XXIX, 579). Il nous assure que de tout temps les Juifs ne se sont comportés ni mieux ni pire que les autres peuples de l'histoire. Comme les autres, leur conduite a été à maintes reprises très irrationnelle.

Mais même ces actes de cruauté qui le scandalisent tellement à la lecture de la Bible, Voltaire va jusqu'à en contester la vraisemblance. Ainsi, après avoir décrit les massacres perpétrés par les anciens Hébreux lors de leur entrée en Palestine, Voltaire ne manque pas de préciser dans son *Sermon des cinquante* où il relate ces événements: 'Nous frémirions d'horreur à ce récit si le texte n'ajoutait pas que les Juifs trouvèrent dans le camp des Madianites 675.000 brébis, 72.000 boeufs, 61.000 ânes et 32.000 pucelles. L'absurdité dément heureusement ici la barbarie' (M, XXIX, 442).

Voilà la phrase clef pour saisir l'attitude de Voltaire envers les Juifs, et l'idée qu'elle énonce n'est pas du tout isolée. Elle apparaît avec force dans *L'Examen important de milord Bolingbroke* en 1767. L'auteur y affirme: 'Si malheureusement une seule des aventures de ce peuple était vraie, toutes les nations se seraient réunies pour l'exterminer; si elles sont fausses, on ne pouvait mentir plus sottement' (M, XXVI, 218). Evidemment, Voltaire entend condamner ces histoires sanguinaires de la Bible afin d'exonérer les anciens Hébreux des crimes qu'elle évoque avec complaisance. De même, il a toujours rejeté avec dédain le mensonge du peuple déicide propagé par des chrétiens fanatiques. De plus, il a jugé irrecevable l'antisémitisme fondé sur le refus des Juifs de reconnaître en Jésus le Messie, et sur l'accusation de responsabilité dans sa crucifixion. Dans sa *Lettre sur les Juifs* rédigée en 1767, il a recours à l'ironie pour démolir cette thèse-là. Pratiquant l'exégèse avec une habileté redoutable, il souligne le fait que selon les prophètes le Messie viendra purger Israël de tout péché, qu'il ne laissera pas une seule souillure en Israël (M, XXVI, 520). Ainsi comment imaginer que Dieu ait envoyé le Messie, son propre fils, en terre sainte pour offrir au peuple Juif l'occasion de se damner sans rémission en commettant le péché le plus abominable qui soit. D'ailleurs, ce n'est qu'après le Concile de Nicée que les gens font de Jésus une divinité. Alors Voltaire pose la question percutante dans *Le Sermon du rabbin Akib* en 1761: 'Si donc les Chrétiens aux-mêmes ont nié longtemps sa divinité, s'il y a même encore des sociétés chrétiennes qui la nient, par quel étrange renversement d'esprit peut-on punir les Juifs de la méconnaître?' (M, XXIV, 281).⁸

A ces arguments théologiques et moraux, Voltaire en ajoute d'autres tirés de l'histoire. Ils ne manquent pas de poids. Dans le *Sermon du rabbin Akib* le philosophe présente les données du problème de manière succincte: 1) Jésus fut condamné par les Romains puisque à son époque le peuple hébreu était gouverné par Quirenus, Varus et Pilatus; 2) leur condition sociale ressemblait à celle d'esclaves et ils n'avaient point alors le droit de glaive; 3) le supplice de la croix était inhabituel chez eux; 4) même si l'on croit que les Pharisiens étaient coupables d'avoir dénoncé Jésus aux Romains, il serait absurde de citer cette trahison-là pour brûler des négociants juifs et leurs filles dans Lisbonne. Comment croire, en effet, que ces citoyens paisibles partageaient la culpabilité 'de ces fanatiques qui criaient en leur patois, comme on a crié ailleurs en tant d'occasions: Tollé, tollé.' 'Je présume,' poursuit Voltaire dans *Un Chrétien contre six Juifs*, 'que vous êtes Portugais et que vos ancêtres s'établirent vers les Algraves au temps de Moïse, lorsque plusieurs Juifs suivirent les Tyriens qui vinrent faire exploiter les mines d'or et d'argent des Espagnes' (M, XXIX, 549).

Cette volonté d'être équitable, ce refus d'envelopper dans la même réprobation les tribus bibliques superstitieuses et les Israélites de son temps, Voltaire les exprime à maintes reprises dans son oeuvre. Sa réponse à Isaac Pinto en constitue peut-être l'exemple le plus frappant. Ce dernier avait reproché à l'écrivain les paroles dures qu'il tint sur les Juifs dans le *Dictionnaire philosophique*. Dans une lettre envoyée à Pinto le 21 juillet 1762, l'auteur écrit: 'Il y a parmi vous des hommes très instruits et très respectables ... j'ai eu tort d'attribuer à toute une nation les vices de plusieurs particuliers. Je vous dirai avec la même franchise, que bien des gens ne peuvent souffrir ni vos lois, ni vos livres, ni vos superstitions; ils disent que votre nation s'est fait de tout temps beaucoup de mal à elle-même, et en a fait au genre human ... La superstition est le plus abominable fléau de la terre; c'est elle qui de tous temps a fait égorger tant de juifs et tant de chrétiens ... Restez Juif, puisque vous l'êtes, vous n'égorgeriez point quarante-deux mille hommes pour n'avoir pas bien prononcé shibboleth, ni vingt-quatre mille pour avoir couché avec des Madianites; mais soyez philosophe, c'est tout ce que je peux vous souhaiter de mieux dans cette courte vie' (Best., 9791).

Cependant, Voltaire se rendait compte — et c'est à son honneur — que les communautés israélites ne pourraient jamais s'intégrer à la société dominante tant que les chrétiens les cantonnaient dans les professions méprisées d'usuriers. Avec une remarquable perspicacité, Voltaire comprit bien avant Hégel que si certains Juifs adoptaient un comportement financier répréhensible, c'est que les Gentils les y avaient contraints. Cette explication d'ordre sociologique, l'auteur la présente dans le *Dictionnaire philosophique*: 'Nous avons déjà vu comment l'Inqui-

sition fit bannir les Juifs d'Espagne. Réduits à courir de terres en terres, de mers en mers, pour gagner leur vie; partout déclarés incapables de posséder aucun bien-fonds, et d'avoir aucun emploi, ils se sont vus obligés de se disperser de lieux en lieux, et de ne pouvoir s'établir fixement dans aucune contrée, faute d'appuis, de puissance pour s'y maintenir, et de lumière dans l'art militaire. Le commerce, profession longtemps méprisée par la plupart des peuples de l'Europe fut leur unique ressource dans ces siècles barbares; et comme ils s'y enrichirent nécessairement, on les traita d'infâmes usuriers' (M, XIX, 524-525). Pour mettre fin à ces persécutions, il s'en faudrait de bien peu que Voltaire ne recommande à tous les croyants — sur un ton mi-facétieux, mi-sérieux — de vénérer le seul Dieu dans lequel ils se reconnaitrons tous, celui de l'argent. Il s'exprime ainsi dans *L'Examen important de milord Bolingbroke*: 'Il en est aujourd'hui dans Rome, dans Londres, dans Paris, dans toutes les grandes villes, en fait de religion, come dans Alexandrie du temps de l'empereur Adrien. Vous connaissez sa lettre à Servanius, écrite d'Alexandrie; Tous n'ont qu'un Dieu. Chrétiens, Juifs et tous les autres l'adorent avec la même ardeur: c'est l'argent' (M, XXVI, 306).

Ainsi, sous la pression égalisatrice du commerce, les murs de l'incompréhension, de la méfiance, de l'intolérance s'effondreront, et les Juifs s'associeront pleinement au mouvement des Lumières. Ces descendants-là du peuple hébreu, Voltaire s'empressera de reconnaître en eux des citoyens à part entière. En revanche, il demeure intransigeant sur un point. Il faut que les Juifs d'aujourd'hui cessent d'être des 'Amateurs insensés de superstitions,' comme il les appelle. Ses contemporains israélites doivent renoncer à l'illusion que leurs livres proviennent d'une origine surnaturelle, donc qu'ils sont authentiques et sacrés. En d'autres mots, sans rompre tout à fait leur attachement au judaïsme, les descendants du peuple élu doivent 'se faire philosophes,' comme Voltaire en avait conjuré Isaac Pinto.

Cette invitation que le patriarche de Ferney lança aux juifs de son temps à embrasser le déisme marque les limites de sa capacité d'accueil de l'autre. Il avait certes raison de vouloir faire rentrer les Israélites français dans la commune humanité. Il eut l'immense mérite de dédramatiser la question. Mais il commit la grave erreur de confondre le sacré et la superstition. Il préférait ignorer, ou peut-être n'a-t-il jamais pris conscience du fait que le judaïsme était susceptible d'évoluer à travers les siècles. Le philosophe ne voyait pas, ou refusait de voir que le tyran vindicatif et sadique de la *Bible* contre lequel il s'acharnait pouvait se transformer, sous l'influence de grands esprits rabbiniques, en un Dieu de miséricorde infinie que lui aussi pourrait reconnaître comme légitime.

Voltaire ne semble pas avoir connu non plus le monument d'érudition qu'est le Talmud, ensemble des commentaires d'une densité spiri-

tuelle exceptionnelle portant sur la loi mosaïque. Pourtant, les Juifs s'accordent à considérer les études talmudiques comme inséparables de celles consacrées à la Torah. Si François-Marie Arouet s'était donné la peine de les compulsuer, il aurait compris très vite, grâce à son intelligence vive et agile, que le Judaïsme représente bien autre chose que des pratiques superstitieuses sacralisées par des âmes crédules. Il aurait pu observer, comme l'ont fait des esprits aussi différents que l'historien catholique Paul Johnson et le philosophe franco-juif Emmanuel Lévinas que l'éminente noblesse du judaïsme consiste dans le combat inlassable mené contre la brute paléolithique que chaque homme porte dans les profondeurs abyssales de son être.

Ainsi, lorsqu'on dit que l'auteur de *Candide* incarne la tolérance et l'humanisme du siècle des Lumières, encore faut-il en préciser les limites. En ce qui concerne les Juifs, il ne les a certes pas mis systématiquement au pilori afin de mieux disculper leurs contemporains chrétiens ou musulmans. Malgré l'horreur que lui inspiraient leurs ancêtres, le philosophe n'a jamais fait preuve de racisme à leur égard. Il n'a jamais laissé entendre, ne fût-ce qu'indirectement, que les Israélites étaient congénitalement tarés. Mais comme le révèle sa compréhension très partielle sinon déformée de leur religion, il n'en demeure pas moins vrai que même les plus grands esprits — tels que Voltaire — peuvent être obnubilés par des préjugés tenaces, et succomber au vice de l'ignorance qu'ils dénoncent si éloquemment chez autrui.

LEONARD ROSMARIN
Brock University

Notes

- 1 Th. Besterman, éd., 'Letter no. 104,' dans *Voltaire's Correspondence* (Genève: Institut et musée Voltaire, 1953-65). Toute référence à la correspondance de Voltaire renverra à cette édition. L'indication 'Best.' suivie d'un chiffre désignera le numéro de la lettre dans cette édition, et paraîtra dans le texte même après les citations.
- 2 Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, t. XIX *Oeuvres complètes de Voltaire*, éd., L. Moland (Paris: Garnier Frères, 1877-1882), p. 526. Sauf indication contraire, toutes les références à l'oeuvre de Voltaire renverront à cette édition de L. Moland sous le sigle 'M,' suivi du numéro du volume en chiffres romains, et du numéro de la page en chiffres arabes. Ils paraîtront dans le texte même après les citations.
- 3 René Pomeau, *La Religion de Voltaire* (Paris: Nizet, 1969), 132.
- 4 Th. Besterman, éd., *Voltaire's Notebooks* (Genève: Institut et musée Voltaire, 1952), 31.

5 *Voltaire's Notebooks*, 233.

6 Noté dans René Pomeau, *La Religion de Voltaire* (Paris: Nizet, 1969), 113.

7 *Ibid.*, 113.

8 On s'étonne qu'un érudit de l'envergure d'Arthur Hertzberg n'ait pas tenu compte de remarques semblables lorsqu'il taxait Voltaire d'antisémitisme. Voir le chapitre consacré au patriarche de Ferney dans Arthur Hertzberg, *The French Enlightenment and the Jews* (New York: Columbia University Press, 1968).